

Dictée du 23 novembre 2020 : texte de Zola

### Emile Zola, *Au Bonheur des Dames*, 1883

*Contexte : Denise, une jeune femme de province, arrive à Paris pour la première fois accompagnée de ses deux jeunes enfants. Ils cherchent l'oncle de Denise, qui va les héberger tous. En cherchant la petite boutique où travaille l'oncle, ils tombent sur le nouveau magasin de nouveautés, Au Bonheur des Dames, qui va concurrencer la boutique de l'oncle.*

C'était, à l'**encoignure** de la rue de la Michodière et de la rue Neuve-Saint-Augustin, un magasin de nouveautés dont les étalages éclataient en notes vives, dans la douce et pâle journée d'octobre. (...)

Denise hochait la tête. Elle avait passé deux ans là-bas à Valognes, chez Cornaille, le premier marchand de nouveautés de la ville; et ce magasin, rencontré brusquement, cette maison énorme pour elle, lui gonflait le cœur, la retenait, émue, intéressée, oublieuse du reste. Dans le **pan** coupé donnant sur la place Gaillon, la haute porte, une immense glace, montait jusqu'à l'**entresol**, au milieu d'une complication d'ornements chargés de dorures. Deux figures **allégoriques**, deux femmes riantes, la gorge nue et renversée, déroulaient l'enseigne: *Au Bonheur des dames*. Puis, les vitrines s'enfonçaient, longeaient la rue de la Michodière et la rue Neuve-Saint-Augustin, où elles occupaient, outre la maison d'angle, quatre autres maisons, deux à gauche, deux à droite, achetées et aménagées récemment. C'était un développement qui lui semblait sans fin, dans la fuite de la perspective, avec les étalages du rez-de-chaussée et les glaces **sans tain** de l'entresol, derrière lesquelles on voyait **toute** la vie intérieure des comptoirs. En haut, une demoiselle, habillée de soie, taillait un crayon, pendant que, près d'elle, deux autres déplaient des manteaux de velours.

Denise demeurait absorbée, devant l'étalage de la porte centrale. Il y avait là, au plein air de la rue, sur le trottoir même, un éboulement de marchandises à bon marché, la tentation de la porte, les occasions qui arrêtaient les clientes au passage. Cela partait de haut, des pièces de lainage et de draperie, **mérinos, cheviottes, molletons**, tombaient de l'entresol, **flottantes** comme des drapeaux, et dont les tons **neutres, gris ardoise, bleu marine, vert olive**, étaient coupés par les pancartes blanches des étiquettes. A côté, encadrant le seuil, pendaient également des lanières de fourrure, des bandes étroites pour garnitures de robe, la cendre fine des dos de **petit-gris**, la neige pure des ventres de cygne, les poils de lapin de la fausse **hermine** et de la fausse **martre**. Puis, en bas, dans des casiers, sur des tables, au milieu d'un empilement de coupons, débordaient des articles de **bonneterie vendus** pour rien, gants et fichus de laine tricotés, **capelines**, gilets, tout un étalage d'hiver aux couleurs bariolées, chinées, rayées, avec des taches saignantes de rouge. Denise vit des bandes de vison d'Amérique à un franc, et des **mitaines** à cinq sous. C'était un déballage géant de foire, le magasin semblait crever et jeter son trop-plein à la rue. (...)

Mais la dernière vitrine surtout les retint. Une exposition de **soies**, de **satins** et de **velours**, y épanouissait, dans une gamme souple et vibrante, les tons les plus délicats des fleurs: au sommet, les velours, d'un noir profond, d'un blanc de lait caillé; plus bas, les satins, les roses, les bleus, aux cassures vives, se décolorant en pâleurs d'une tendresse infinie; plus bas encore, les soies, toute l'écharpe de l'arc-en-ciel, des pièces retroussées en coques, plissées comme autour d'une taille qui se cambre, devenues vivantes sous les doigts savants des commis; et, entre chaque motif, entre chaque phrase colorée de l'étalage, courait un accompagnement discret, un léger cordon bouillonné de foulard crème. C'était là, aux deux bouts, que se trouvaient, en piles colossales, les deux soies dont la maison avait la propriété exclusive, des articles exceptionnels, qui allaient révolutionner le commerce des nouveautés.

## VOCABULAIRE

- **Encoignure** : De l'ancien français *encongneure* (« encoignure »), il est construit à partir de *encoigner* avec le suffixe *-ure*.

**Encoignure** : (*Vieilli*) Variante de *encoignure*.

- **L'entresol** est l'appartement pris entre le rez de chaussée et le 1<sup>er</sup> étage. Empr. à l'esp. *entresuelo* (*entre=plancher ; suelo =étage*)

- **Des glaces sans tain** :

**Tain**, subst. masc. Amalgame d'**étain** et de mercure servant à l'étamage des miroirs.

♦ **Glace sans tain**. Plaque de verre uni dont une des faces a été rendue réfléchissante par une couche minérale durcie par pyrolyse, et qui permet, grâce à l'autre face, d'observer par transparence sans être vu.

### HOMONYMES :

- Formes du verbe **teindre** : teins, teint : du verbe **tenir** : tins, tînt
- Le thym

- Poème en prose : La glace sans tain (extrait)  
de Les Champs magnétiques (1920)

par **André Breton** (né à Tinchebray dans l'Orne le 19 février 1896 et mort à Paris le 28 septembre 1966, est un poète et écrivain français, principal animateur et théoricien du surréalisme)

Prisonniers des gouttes d'eau, nous ne sommes que des animaux perpétuels. Nous courons dans les villes sans bruits et les affiches enchantées ne nous touchent plus. À quoi bon ces grands enthousiasmes fragiles, ces sauts de joie desséchés ? Nous ne savons plus rien que les astres morts ; nous regardons les visages ; et nous soupignons de plaisirs. Notre bouche est plus sèche que les pages perdues ; nos yeux tournent sans but, sans espoir. Il n'y a plus que ces cafés où nous nous réunissons pour boire ces boissons fraîches, ces alcools délayés et les tables sont plus poissonneuses que ces trottoirs où sont tombées nos ombres mortes de la veille. Quelquefois, le vent nous entoure de ses grandes mains froides et nous attache aux arbres découpés par le soleil. Tous, nous rions, nous chantons, mais personne ne sent plus son cœur battre. La fièvre nous abandonne. Les gares merveilleuses ne nous abritent plus jamais : les longs couloirs nous effraient. Il faut donc étouffer encore pour vivre ces minutes plates, ces siècles en lambeaux. Nous aimions autrefois les soleils de fin d'année, les plaines étroites où nos regards coulaient comme ces fleuves impétueux de notre enfance. Il n'y a plus que des reflets dans ces bois repeuplés d'animaux absurdes, de plantes connues.

Les villes que nous ne voulons plus aimer sont mortes. Regardez autour de vous : il n'y a plus que le ciel et ces grands terrains vagues que nous finirons bien par détester. Nous touchons du doigt ces étoiles tendres qui peuplaient nos rêves. Là-bas, on nous a dit qu'il y avait des vallées prodigieuses : chevauchées perdues pour toujours dans ce Far West aussi ennuyeux qu'un musée.

- **Des figures allégoriques :**

Dans le domaine des arts , une **allégorie** est la représentation d'une idée abstraite ou d'une fable par une figure humaine, quelquefois animale ou hybride (lion, dragon, centaure).

La figure allégorique de la France est Marianne - ou un coq, ou le tableau de Delacroix (*La Liberté guidant le peuple.*)

- Le **petit-gris** est fait uniquement avec la **fourrure** grise, provenant des dos d'écureuil assemblés.

- **A propos de bonneterie** : LITTRE et DG mentionnent cependant la prononc. [bɔntri] qu'ils jugent "contraire à l'analogie de notre langue qui veut que -et suivie d'un e muet devienne sonnante" (= [ɛ] ouvert, il s'agit de la loi des 3 consonnes: „Il y a continuellement lutte pour ces mots entre l'application normale de la loi phonétique et le produit analogique. Ainsi certains disent-ils *pell(e)terie, pan(e)terie, grain(e)terie, louv(e)terie* qui sont choquants bien que réguliers. D'autres plus nombreux disent *bonnèt(e)rie, briquèt(e)rie* et surtout *papèt(e)rie* faisant revivre en une certaine mesure avec cet è dans le dérivé, la voyelle accentuée du prétendu simple *bonnet, briquette, papier, etc.*, c'est une erreur et l'e disparu dans le simple ne peut pas reparaître dans le dérivé`. Certains dict. et ouvrages reprochent à l'Ac. d'avoir choisi l'orth. avec un seul t qui ne correspond pas à la prononc. [bɔnɛtri]. Cf. FERAUD. FERAUD 1767écrit *bonneterie*). Cf. aussi LITTRE : „Quand un e, suivi d'une syllabe muette a le son d'un è ouvert, il faut [...] que cet e soit surmonté d'un accent grave [...] ou bien que la consonne qui le suit soit doublée`. LITTRE et LAB. 1881 soulignent l'incohérence de l'Ac. qui écrit d'une part *bonneterie*, d'autre part *coquetterie, tabletterie, hôtellerie, chancellerie, etc.*

## Au bonheur des Dames

**Au Bonheur des Dames** est un roman d'Émile Zola publié en 1883, prépublié dès décembre 1882 dans *Gil Blas*, onzième volume de la suite romanesque **Les Rougon-Macquart**. À travers une

histoire sentimentale, le roman entraîne le lecteur dans le monde des grands magasins, l'une des innovations du Second Empire.

Denise Baudu, et ses deux frères, Jean et Pépé, trois orphelins sans ressources, arrivent sur Paris de leur campagne normande par le train de Cherbourg. Denise trouve la boutique de son oncle Baudu, « *Au vieil Elbæuf* », dans laquelle elle espère trouver du travail. L'oncle lui avait écrit un an auparavant, avant la mort du père de Denise, qu'il aurait probablement du travail pour elle. Mais dès son arrivée, il lui explique qu'il n'en est rien ; malheureusement, ses affaires périclitent. La boutique de drap et de flanelle souffre de la concurrence du grand magasin : « ***Au Bonheur des Dames*** », dirigé par Octave Mouret, « **à l'encoignure de la rue de la Michodière et de la rue neuve Saint-Augustin, un magasin de nouveautés dont les étalages éclataient en notes vives, dans la douce et pâle journée d'Octobre.** »

Les agrandissements successifs du « Bonheur des Dames » sont responsables des difficultés croissantes des petits magasins du quartier. Ayant cherché sans succès du travail dans les autres boutiques, Denise finit par se faire embaucher chez le concurrent de son oncle. « *Au Bonheur des Dames* » elle découvre la vie de magasin, les moqueries, les railleries de ses collègues qui ne comprennent pas son obstination à ne pas prendre d'amant, pourtant un bon moyen de subvenir à ses besoins financiers. Elle est aussi l'objet des faveurs de l'inspecteur Jouve, auquel elle se refuse, puis devient la cible de l'adjoint de Mouret, Bourdoncle, qui finit par la renvoyer pour un motif fallacieux, la rumeur que Jean ne serait en réalité pas son frère mais son amant. Licenciée, Denise travaille dans des petites boutiques, mais un jour rencontre Mouret au hasard d'une promenade ; ils discutent, et il lui propose de la réembaucher.

Elle retourne donc au « *Bonheur des Dames* », suscite de nouveau les jalousies, et doit cette fois-ci refuser les avances de Mouret, qui s'éprend d'elle. Il ne comprend pas pourquoi l'argent ne parvient à acheter son corps et son amour. Au terme de multiples retournements, par delà les manifestations de jalousies diverses qui visent à déprécier Denise aux yeux de Mouret, ces derniers se retrouvent dans une scène finale : il la demande en mariage, elle refuse puis accepte.

### Le roman des grands magasins

C'est Aristide Boucicaut qui, associé aux frères Videau, invente en 1852 le **concept du grand magasin** : grande surface avec étages, nombreux employés, prix avec étiquettes, assortiment très large, satisfait ou remboursé, travail quotidien de présentation, horaires fixes, personnel professionnalisé, catalogues envoyés par la poste (encore l'un des plus gros budgets marketing de Carrefour en France de nos jours...), vente par correspondance. D'une certaine façon, il **invente la société de consommation** ; ce n'est plus l'art pour l'art, c'est la possession de biens matériels pour le plaisir d'acheter, c'est la retail therapy, c'est un système cohérent, et parfaitement intégré, qu'on a tort de compartimenter, car, répétons-le, tout est lié : société de consommation, société industrielle, hiérarchisation et zoning des espaces urbains, salariat, système scolaire pour former des salariés, Etat-Providence pour protéger les salariés, fiscalité envahissante pour financer le coût croissant des services publics quand l'abstraction collective se substitue aux

interactions entre individus et collectivités, et comme pour tout système qui craint pour son avenir, l'interdiction absolue de critiquer un des éléments du système. Comme le titre l'indique, l'argent (et ce que peut offrir l'argent) devient un substitut du bonheur. Mais le grand magasin c'est autre chose : ce n'est pas que la société de consommation, c'est aussi une nouvelle vision des relations du travail ; contrairement à l'usine qui façonne le monde des ouvriers, et donne naissance aux idées communistes, socialistes et anarchistes (aspiration à un monde meilleur, solidarité et générosité, bien que vision économique réduite aux enjeux de la révolution industrielle), le grand magasin fonde la classe moyenne, avec des valeurs fondamentalement différentes de celles des cols bleus : les employés des grands magasins décrits par Zola aspirent au système qui les exploite.

### **Le roman de la société moderne**

Contrairement à ce que pourrait conclure une analyse hâtive du texte de Zola, l'auteur ne tranche pas. **On sent haine et admiration pour cette manifestation du capitalisme en action.** On ne sort pas du paradoxe qui réside entre décomposition d'un système d'exploitation qui broie l'homme et la femme, et une explosion de vie, sans cesse relatée au fil des pages et des descriptions, offrant d'ailleurs parmi les plus belles pages de Zola. On sent bien que Zola n'est pas contre la modernité, qu'il découvre et qu'il anticipe, on sent qu'il n'a pas de sympathie pour le petit monde borné en train de mourir à côté du « Bonheur des Dames » qui grandit et s'étend toujours davantage, dévorant le quartier. Comme l'artiste expressionniste qui décrit une société inévitable, froide et moderne, Zola admire la puissance qui émerge devant ses yeux, mais il en critique et en regrette **l'inévitable déshumanisation.**

### **Octave Mouret**

Le personnage d'Octave Mouret est très tôt dans la tête de Zola car il apparaît déjà en 1872 dans une liste sur les Rougon-Macquart qui fait de lui un spéculateur dans le grand commerce, héros d'un roman prévu sur le magasin de hautes nouveautés. Il est le héros de Pot-Bouille où il se révèle malin, faisant son chemin par les femmes. Simple calicot, il progresse et finit par épouser la patronne. On retrouve, dans le début d'*Au Bonheur des Dames*, le cynisme qui le caractérise dans *Pot-Bouille*, en particulier dans la manière qu'il a de se servir de sa maîtresse, Henriette Desforge, pour atteindre le financier Hartmann, mais, petit à petit, ce trait de caractère s'estompe.

Dans son ébauche du roman, Zola précise le profil que doit prendre Octave Mouret dans *Au Bonheur des Dames* : un homme d'action, avec un brin de fantaisie, de l'audace et un côté féminin qui lui permet de comprendre les femmes et leurs désirs. Mais ce même homme qui triomphe des femmes en spéculant sur leur coquetterie doit être vaincu par une femme qui n'y met aucun calcul. Il construit plus finement l'opposition : Octave Mouret est l'homme tout-puissant du grand magasin, régnant sur son personnel et ses clientes, créant à lui tout seul un univers où la femme est reine et esclave de ses propres désirs, mais c'est aussi l'homme souffrant et soumis qui ne peut résister à la douceur de Denise.

Le personnage du calicot passant de petit vendeur à chef de rayon pour devenir copropriétaire d'une énorme maison, dépeint par Jean Richepin dans un article de novembre 1881 du *Gil Blas*, a dessiné les contours d'Octave Mouret. Ses qualités de fin stratège commercial sont inspirées de celles d'Aristide Boucicaut dont les techniques de vente ont révolutionné Le Bon Marché, mais, pour les rôles respectifs de Mouret, celui qui innove et séduit, et Bourdoncle, celui qui surveille

et licencié, Zola s'est inspiré des hommes d'affaires Auguste Hériot et Alfred Chauchard, créateurs des Grands Magasins du Louvre.

## L'AUTEUR : Émile ZOLA (1840-1902)

(dictées du 9 et du 23 janvier 2017. Amitié avec P Cézanne)

<http://www.cahiers-naturalistes.com/pages/biotxt.html>

**Chef de file du naturalisme, Émile Zola s'efforça d'appliquer la rigueur scientifique à l'écriture du roman. Ancré dans la France du second Empire, régime qu'il détestait, son cycle romanesque des Rougon-Macquart brosse une fresque psychologique et sociale inégalée dans la littérature française. Il fut aussi un ardent combattant pour la justice et la vérité, lors de l'affaire Dreyfus, qui déchira la France de la III<sup>e</sup> République.**

### Naissance

Émile Édouard Charles Antoine Zola naît le 2 avril 1840 à Paris, au 10, rue Saint-Joseph.

### Famille

Père ingénieur italien (François Zola), mère beauceronne (née Émilie Aubert). Installation en 1843 à Aix-en-Provence. Mort du père en 1847 : la famille est dans la gêne.

### Jeunes années (1840-1862)

À Aix, se lie avec Paul Cézanne. Revient à Paris avec sa mère. Échec au baccalauréat (1859) et abandon des études. Entre en 1862 chez Hachette ; y passe d'un emploi subalterne à la direction du service publicité.

### Journaliste et écrivain (1862-1867)

Publie les *Contes à Ninon* (1864), puis son premier roman, *La Confession de Claude* (1865). À partir de 1866, collaboration à plusieurs journaux, critique littéraire et artistique : admiration du réalisme d'Édouard Manet (*Mes Haines*, 1866).

### Écrivain naturaliste (1867-1877)

Après *Thérèse Raquin* (1867) et *Madeleine Féral* (1868), conçoit la série des *Rougon-Macquart* dès 1868 mais n'en lance la publication qu'après la chute de Napoléon III : le cycle des *Rougon-Macquart* devient *l'histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire*. Mariage avec Alexandrine Meley (1870). Parution de *la Fortune des Rougon* (1871) ; *le Ventre de Paris* (1873). Attentif à la vie quotidienne et à la détresse jusque dans les classes inférieures de la société, l'auteur est accusé de se complaire dans l'ordure.

### Chef d'école (1877-1893)

Scandale et triomphe de *l'Assommoir* (1877), qui installe Zola dans la position de maître du naturalisme - et dans l'aisance matérielle. Achète une maison à Médan (1878) et y reçoit ses disciples. Intense activité critique pour promouvoir l'esthétique naturaliste (*le Roman expérimental*, 1880). Suite des *Rougon-Macquart* : *Nana* (1880), *Pot-Bouille* (1882), *Au bonheur des dames* (1883) et consécration avec *Germinal* (1885)... Achèvement de la série des *Rougon-*

Macquart (1893), avec une certaine lassitude. Liaison avec Jeanne Rozerot, une lingère au service de sa femme ; elle lui donne deux enfants : Denise (1889) et Jacques (1891).

### Fervent dreyfusard

Retour au journalisme politique et engagement décisif dans l'**affaire Dreyfus**. Zola publie à la une de *l'Aurore* une lettre ouverte au président de la République : **J'accuse...** (1898) . Condamné pour diffamation, il s'exile à Londres (1898-1899) pour se soustraire à la prison. Il écrit encore *la Vérité en marche* (1901) en faveur de la réhabilitation du capitaine Dreyfus.

### Dernières années

19 candidatures pour être élu à l'Académie française (1890-1898), autant d'échecs. Derniers cycles romanesques, dans une perspective messianique : **les Trois Villes** (1894-1898) ; **les Quatre Évangiles** (1899-inachevé).

### Mort (accidentelle ?)

Meurt par asphyxie (intoxication par inhalation de gaz toxiques) dans la nuit du 28 au 29 septembre 1902, à Paris. La thèse de l'obstruction volontaire de la cheminée par un antidreyfusard est aujourd'hui privilégiée. Obsèques grandioses. Transfert des restes de Zola au **Panthéon le 4 juin 1908**.

« Envions-le : il a honoré sa patrie et le monde par une œuvre immense et par un grand acte. Envions-le, sa destinée et son cœur lui firent le sort le plus grand : **il fut un moment de la conscience humaine.** »(Éloge funèbre prononcé par Anatole France, le 5 octobre 1902).

